56

Claude JAMET : *Le Théâtre*

Paroles françaises. 26 1. 51

LES CAVES DU VATICAN

à la Comédie-Française

obsèques nationales

d'un chef-d'œuvre

M'EST si je suis de quelques jours en retard pour ce compte rendu, je ne pense pas qu'on puisse m'accuser d'arriver après la bataille. En effet, le plus triste est qu'il n'y a pas eu de bataille des Caves du Vatican.

Certes, il y a eu ce qu'on appelle une belle première, grand luxe, grand gala, et même grand tralala, avec M. le Président de la République en personne, la Garde et les Pompiers ; le général Koenig, et le directeur non moins général du Budget ; une guirlande de jolies femmes à la coralie, comtesses et vedettes de cinéma, épaule contre épaule, fourrure contre fourrure ; l'Académie, l'Armée, le Bottin mondain, les corps constitués ; M. Maurice Rostand près de Rosemonde Gérard au premier rang d'orchestre ; le sourire de M. Bernstein, la gaîté de M. Mauriac ; l'auteur lui-même en frac — et en larmes — dans son avant-scène. Un succès dans son genre. Il n'y manquait que M. Paul Claudel et le Nonce.

O Lafcadio, hélas ! parmi toutes ces pompes, n'avait-on pas un peu le sentiment d'assister aux funérailles nationales d'un chef-d'œuvre ?

Est-ce que la jeunesse d'aujourd'hui lit encore les Caves du Vatican ? Je le crois. Ce livre, en tout cas, qui date de l'autre avant-guerre, est un de ceux qui ont le plus profondément labouré, retourné, bouleversé les âmes contemporaines. Je l'ai déjà noté ailleurs, et je le maintiens : les Caves du Vatican (avec les Nourritures terrestres) ont été le René de notre siècle. Œuvre-mère. Et il ne s'agit pas de savoir si la postérité des Caves, comme celle de René, a ou n'a pas été quelquefois regrettable. Je ne juge pas ici. Je constate. Je constate que, pour une ou deux générations, les Caves ont été une sorte de bréviaire, pour mauvais prêtres ; le livre des chevets les plus fiévreux, les plus ardents ; un Evangile à rebours ; le Génie de l'Immoralisme, avec la façon de s'en servir ; et Lafcadio — l'enfant qui joue avec la portière — est apparu comme un héros exemplaire, un nouveau lucifer, l'ange absurde et lucide de la révolte « gratuite » et du scandale pour le scandale. « Dada » et le surréalisme en procèdent. Que dis-je ? A y bien regarder, il n'y a peut-être pas si loin, aujourd'hui encore, des caves du Tabou à celles du Vatican de M. André Gide...

Mais justement ! Je parlais de Chateaubriand tout à l'heure. Se figure-t-on le Sachem du romantisme tirant lui-même une pièce de son René pour la faire jouer par les Comédiens-Français de 1818 ? C'est pourtant ce que vient d'exécuter M. Gide.

Entendons-nous. Je ne dis pas qu'il soit impossible que le même écrivain réussisse dans le roman et au théâtre. Nous en avons d'assez beaux exemples sous les yeux. Voyez Sartre. Voyez Marcel Aymé. Je remarque cependant que le premier nommé ne nous a pas donné la Nausée en trois actes, mais bien les Mains Sales... ni le second sa Jument verte, mais Clémentine. Qu'on me cite un cas, un seul, d'une œuvre — je ne parle pas de la Dame aux Camélias, bien sûr, ni de l'Aiglonne, je dis : une œuvre de grande classe — que son auteur ait pu produire, aussi valable, successivement sous les deux espèces du théâtre et du roman. Il n'y en a pas.

M. André Gide, quant à lui, ne s'est pas cassé la tête. « La pièce, nous dit-il, est tout naturellement sortie du livre ». Parbleu ! c'est le livre lui-même, découpé en tableaux — un tableau par chapitre — et reproduit tel quel, à quelques coupures près, et quelques phrases de raccord en sus.

Travail bien fait, d'ailleurs, parfaitement consciencieux, adroit même, ingénieux quelquefois : rien n'y manque. Nous suivons l'action pas à pas, dans tous ses méandres : page par page, on nous relit le livre à haute voix. Et nous voyons, de nos yeux, l'appartement de Julius de Baraglioul, la chambre de Lafcadio ; nous nous introduisons avec l'ami Protos en soutane — « on'à cela ne tienne » — chez la comtesse de Saint-Prix ; nous suivons Amédée Fleurissoire jusqu'à Rome, jusque dans le lit de Carola ; Lafcadio en chemin de fer, — tandis qu'un haut-parleur dans la salle, fait « teuf-teuf » — au wagon-restaurant ; même les monologues intérieurs du héros nous sont rendus — surimpression sonore — par le truchement d'un disque et d'un pick-up.

Dix-sept tableaux (vous dis-je ! Il n'y manque que la vie, le feu intérieur, l'âme, qui font les œuvres d'art véritables.

Je regrette beaucoup, mais c'est ainsi. M. André Gide n'a pas su faire acte d'auteur dramatique. Il n'a pas repensé ses Caves pour la scène : il les a seulement « mises en pièce », comme d'autres, aussi paresseusement, sous prétexte de cinéma, se contentent de filmer du théâtre. Je ne sais s'il a nourri, un moment, l'ambition — l'illusion — de nous donner, en fin de carrière, une œuvre qui tienne, dans le mal-pensant et le diabolique, autant de surface que, par exemple, le Soulier de Satin de son vieil ennemi Claudel occupe dans le chrétien. Hélas ! nous sommes loin de compte. Je ne prétends point trancher ainsi entre M. Claudel et M. Gide ; ce sont deux grands bonshommes (pas si bon, que cela, du reste...) mais chacun dans son ordre ; et force nous est bien de reconnaître que le théâtre n'est pas l'« ordre » de M. André Gide.

On penserait plutôt, en écoutant les Caves à la Théâtre Raimu ou à la Bovary de Mme Marcelle Maurette ; ou encore, peut-être, au fameux Tour du monde en 80 jours d'après Jules Verne. Mais le Châtelet est plus droite. Car enfin, j'en conviens, certaines scènes des Caves, en tant que sketches, sont excellentes ; elles ont des mots de l'esprit, du mordant. Mais le rideau tombe : l'effet est coupé. Le rideau se lève sur un autre tableau, très bon aussi : il retombe encore... Que voulez-vous ? Après deux heures de cette gymnastique, on ne sait plus bien où l'on en est ; on cherche à se rappeler : Est-ce qu'on a vu passer déjà quinze tableaux ? Ou seulement douze ? Combien en reste-t-il encore ? On trouve le temps long. Tranchons le mot : on s'ennuie ; et on est ennuyé de s'ennuyer. On s'ennuie au carré.

Toutes mes condoléances, encore une fois. Mais j'ai l'impression qu'en portant Lafcadio à la scène, M. André Gide a fait tout ce qui était en lui pour le porter en terre. Il l'a roulé dans le grand rideau du théâtre, comme dans ce linceul de sourpre, dont parlait Renan, où dorment les demi-dieux morts. En somme, la Comédie-Française m'a apparu comme le caveau — solennel et subventionné — des Caves du Vatican (1).

(1) L'ameublement [illegible] Jean Meyer, la [illegible] sont [illegible]. Au contraire [illegible] M. Yonnel [illegible] Baraglioul [illegible] M. Jean M[illegible] Protos [illegible] M. Henri [illegible] M. [illegible] Mme [illegible]